

Continent des origines, continent en péril

En mémoire des enfants massacrés par l'apartheid le 16 juin 1991, voilà ce qu'un témoin des émeutes de Soweto a écrit :

" We have entered the night to tell our tell,

(Nous avons pénétré la nuit afin de partager notre histoire)

To listen to those who have not spoken.

(afin d'écouter ceux qui n'ont pas eu la parole)

We, who have seen our children die in the morning,

(nous, qui avons vu nos enfants mourir au matin)

Deserve to be listened to.

(méritons d'être écoutés)

We have looked on blankly as they opened their wounds.

(le regard vide, nous les avons vu ouvrir leurs blessures)

Nothing really matters except the grief of our children.

(rien ne compte vraiment à part la souffrance de nos enfants)

Their tears must be revered,

(leurs larmes doivent être vénérées)

Their inner silence speaks louder than the spoken words,

(leur silence intérieur parle plus fort que les paroles prononcées)

And all being and all life shout out in outrage! "

(et tout être et toute vie hurle face à ces atrocités)

(“ The ancestors and the Sacred Mountains”, Mazini Kunene)

J'ai survécue à Caracas ! Après une seconde et courte escale à Londres, où j'en ai profité pour me racheter l'appareil photo sans lequel je ne peux pas travailler, j'ai pris le vol de Kenya Airways à destination de l'Afrique du Sud. C'est ainsi que le 23 avril 2009 à 12h20, j'arrive à l'aéroport de Johannesburg. Je ne dirais pas que je suis en pleine forme mais cette fois-ci dans l'avion, j'ai pu dormir tout mon saoul ! C'est sans doute le fait de savoir que je suis bientôt sur le point de finir de réaliser ce rêve-ci. Un songe éveillé qui aura occupé neuf mois de ma vie. Le temps qu'il m'aurait fallu pour concevoir un bébé ! Je n'oublis pas également que je suis dans le sud du continent africain ! Rien que cela, c'est un rêve de plus qui se réalise.

A Johannesburg, je passe plus d'une semaine à tenter de convaincre les associations de participer au documentaire. Pourtant rien à faire, toutes les associations qui avaient donné leur parole de participer au projet, annulent. Toute, sans exception. C'est incompréhensible ! Je suis atterré tout autant que très déçu dont la manière dont ces gens ont attendus que nous venions jusqu'ici, avant d'annuler à la dernière minute. Seule le docteur Kay Mahomet qui travaille à l'hôpital de Johannesburg (association « right to care »), ainsi que sa collaboratrice Busi Nkala de la clinique du fameux quartier de Soweto, ont bien voulu m'aider de toutes les manières possibles et imaginables. C'est le docteur Kay qui m'a présenté par exemple à la très célèbre (en Afrique du Sud) « Sister Mildrade » : une femme de près de soixante dix ans qui toute sa vie durant, à lutter afin d'être en mesure de faire de la prévention auprès des plus jeunes, même des enfants. Puisqu'ici nombreux sont ceux qui depuis des années sont concernés par cette maladie. Dans un pays où pourtant il est devenu tabou ici aussi de parler de ce mal qui bientôt aura contaminé près d'un quart de la population. Jamais, jamais je n'aurais pu imaginer qu'un service hospitalier d'infectiologie puisse être « pris d'assaut » par tant de patients. Ici les hôpitaux sont pleins à craquer de personnes infectées par le Sida : tous les âges, toutes les origines sociales, femmes, hommes, enfants, vieillards etc. Pourtant, dans la rue c'est un fait, malgré tous ces milliards dépensés dans les campagnes de préventions, le préservatif peine à être utilisé de manière systématique et la pandémie continue de progresser. Un paradoxe que même les professionnels sud-africains ont du mal à s'expliquer.

Alors c'est sûr, ces derniers ne sont pas aidés par leur classe politique. Que dire d'un ancien ministre de la santé qui préconisait de « boire du jus de citron » afin de lutter contre l'infection au VIH ? Ou d'un président récemment élu (Jacob Zuma : trois femmes officielles, une accusation d'adultère avec une jeune femme venue rendre visite à sa famille au domicile familiale etc.), qui préconise de « prendre une douche » après chaque rapport sexuel afin d'éviter la transmission du Sida ? Pourtant les sud africains sont pour la plupart des gens affables, qui méritent bien mieux que ce genre d'exemple qui leur est donné par la tête de l'exécutif. Les sud africains sont d'un naturel accueillant : dans la rue ils vous font des coucous, les mamans vous font de grands sourires et parfois même de grands signes de la main.... Je dois le dire, au monde c'est sans doute l'un des peuples les plus hospitaliers que j'ai eut la chance de connaître ! C'est étonnant : il est vrai qu'après tant de souffrances, le peuple sud africain aurait pu comme beaucoup d'autres peuples devenir vindicatif, aigri par tant d'années d'apartheid. Ils auraient pu devenir oppresseurs après avoir été victimes. Il n'en est rien. La plupart de ces gens semblent avoir choisi de rester eux-mêmes tout simplement. Il faut dire aussi que leur niveau de vie n'a pas beaucoup évolué depuis vingt ans. Ici en Afrique du Sud, le pays le plus riche d'Afrique, l'argent est toujours aux mains de la même minorité de gens. Ce fut

même à l'époque, l'une des conditions synequanon de l'abolition de l'apartheid. Aujourd'hui, les choses changent tout doucement et les pauvres d'hier sont encore les pauvres d'aujourd'hui.

Je suis là moi petite chose insignifiante, à découvrir une fois encore que l'agent, le fric, le pognon, le flousse est très certainement l'une des raisons pour laquelle les politiques de santé ne décollent pas en Afrique du Sud. Lorsque le mardi 28 avril 2009, Sami Battikh me rejoint afin de réaliser ce qui devrait être la fin, la dernière étape du tournage d'un documentaire qui aura été à lui seul une épreuve. Mais peu importe pour le moment : de revoir un visage connu c'est toujours pour moi une grande joie ! Dans le taxi depuis l'aéroport, c'est un babillage incessant, de ma part bien entendu. Je déballe tout ! Pendant que Sami digère toutes ses heures de transport je lui déballe, sans aucune considération pour son état de fatigue, tout ce que j'ai à dire. Je lui raconte mes déboires, il me confie les siens. Il me dit comment en France, c'est la crise financière. Son patron voit d'un très mauvais œil qu'il s'absente si fréquemment pour réaliser ce projet... Bref, nous sommes tous les deux au trente-sixième dessous, mais d'un certain point de vue nous sommes heureux de voir bientôt notre aventure toucher à sa fin. Tous les objectifs de ce projet sont bientôt au vert. Pas question de se laisser abattre dans cette dernière ligne droite d'un périple ou rien, rien n'a été facile !

Le jeudi 30 avril nous louons donc une voiture pour une somme plus que raisonnable. Nous décidons de parcourir cette région qui est l'une des plus atteinte au monde par la pandémie du Sida. Nous partons à la recherche de personnes de bonne volonté, susceptibles de bien vouloir témoigner de leur expérience face à la maladie. Sur notre route, c'est d'abord Pretoria au nord : capitale de l'Afrique du Sud. Rien de plus qu'une petite ville de province, toujours les mêmes bâtiments en briques et en béton à l'architecture imposante. Nous poussons notre route plus au nord est. Les paysages sont époustouflants de magnificence. Nous traversons vallées et villages faiblement peuplés. Les enfants sont partout : à la sortie des écoles, sur les terrains de foot, à jouer à même la terre couleur orange de ces contrées si exotiques, encore plus loin de tout ce que l'on peut s'imaginer sur l'Afrique. Puis, nous finissons par arriver aux abords de la frontière de l'est. Nous passons vingt quatre heures dans le fameux parc de Kruger : l'une des plus grandes réserves naturelles de continent. Le matin, à cinq heures quarante cinq nous étions là à attendre l'ouverture des portes. A six heures quinze, quelques minutes à peine après notre entrée, j'ai eut la chance de voir ces grandes dames majestueuses dont j'ai rêvé toute mon enfance durant : une famille entière de girafes ! Là, à quelques mètres à peine de la voiture de la voiture. Et le soleil n'est même pas encore haut dans le ciel.

Durant les douze heures que nous passerons à Kruger, nous verrons de tout ou presque : des éléphants, par famille entière, des gazelles, des zèbres par troupeaux entiers, des gnous, une hyène et quatre rhinocéros blancs ! Nous avons également pu observer de très près un léopard, assis au milieu du chemin, impassible, faisant face à notre véhicule, comme un seigneur en son domaine. Voilà autant de photos et d'images vidéo qui constituent désormais notre trophée de chasse à l'occasion de ce safari des plus pacifiques. Nous passerons cette nuit là dans une auberge située en pleine nature, avec une vue plongeante sur les abords de cette réserve immense dont nous n'avons visité qu'une toute petite partie.

Le lendemain, je reçois un email de mes parents : « le niveau six de pandémie va bientôt être déclenché, nous voulons que tu rentres IMMEDIATEMENT ou tu risques d'être coincé en Afrique ! ». Je parviens à les convaincre que si une pandémie de grippe AH1N1 en avérée, alors je serais plus en sécurité sur le seul continent au monde qui pour une fois ne souffre pas en premier d'une telle pandémie. Ils semblent plus ou moins convaincus, ils me font confiance. Je reste donc en Afrique du Sud. Nous reprenons la route vers l'est. A notre arrivée à Maputo, capitale du Mozambique, nous sommes accueillis par un orage invraisemblable. C'est comme si des trombes d'eau, des jolites entières étaient déversés à chaque seconde, sur chaque mètres carrés tout autour de nous. Dans les rues, c'est très vite plus de trente centimètres d'eau, de boues, de gravillons en tout genre et parfois même de branchage, qui déboulent dans les rues de Maputo. Je n'ai assisté qu'une seule fois à ce genre de phénomène météorologique incroyable : c'était à Marseille il y a de cela plus de dix. A l'époque ma voiture avait été envahie par les eaux. Le moteur avait failli être inondé. Je me souviens des dizaines de voitures échouées sur le bord du vieux port, noyées jusqu'aux vitres. Eh bien là, durant un long moment j'ai bien peur que nous ne subissions le même sort. « Il vaudrait mieux se mettre à l'abri et attendre que ça passe... », me dit Sami. Ok, mais où y a-t-il donc le moindre abri ? Nous finissons par faire monter la voiture sur le trottoir le plus proche. Là, nous attendons patiemment que la tempête passe, avant de reprendre la route de l'hôtel.

Nous voilà requinqués après une bonne nuit de sommeil dans un hôtel qui ailleurs aurait été totalement hors de nos moyens. Nous effectuons une très courte visite à l'hôpital de la capitale. Contrairement à ce que j'avais fait au Kazakhstan, ici il m'est impossible de m'introduire subrepticement dans les lieux : chaque porte est gardée. Et de loin la sécurité vous hèle : « que venez-vous faire ici ? ». Au Mozambique les blancs sont rares. Ce sont en général des journalistes dont on se méfie. Nous reprenons par conséquent la route du nord. Dans un pays où il n'y a qu'une seule et unique route goudronnée et où beaucoup de régions sont encore truffées de mines anti-personnelles, nous prenons notre courage à deux mains. Nous sillonnons l'arrière pays à la recherche toujours et encore, de précieux témoignages. C'est un travail harassant, sous un soleil de plomb. La voiture s'embourbe souvent dans le sable de ces chemins que nous empruntons à travers la brousse. J'en ai des sueurs froides rien qu'à imaginer les conséquences d'une panne de voiture, au beau milieu de nulle part. Sami est contraint et forcé de descendre à plusieurs reprises pour pousser afin de dégager le véhicule. Parfois, des enfants du coin se joignent à lui par dizaine pour nous prêter main forte. Dans ce pays beaucoup d'enfants vivent dans les rues ou au bord des plages. Ils ne viendraient sans doute à personne l'idée de leur venir en aide. Au Mozambique, les gens sont d'ailleurs trop pauvres pour seulement être en mesure de leur venir en aide. Tout comme le disait si bien notre chauffeur à Caracas : « dans ce pays nous sommes tous égaux : tous au même niveau, tous très pauvres ! ». D'ailleurs ici aussi beaucoup de rues portent le nom de Hô chi Minh ou encore de Karl Marx.

Cahin-caha, nous finissons par réaliser nos objectifs et nous quittons ces gens des campagnes mozambiquiennes, adorables et accueillants. Sur notre route vers Johannesburg, toujours à un rythme effréné, nous passons la nuit non loin de la capitale du Swaziland, à Manzini précisément. Ceci à cela de pratique que le lendemain, nous avons rendez-vous avec Madame Thandi Nhlengethwa : une femme adorable, délicieuse, au nom imprononçable pour nous occident. Effectivement, la plupart des phonèmes du swati, l'une des langues du swaziland et langue officielle de cette petite monarchie enclavée à l'est de l'Afrique du Sud, n'existe dans aucune langue européenne. Ces phonèmes sont comparables à des zozotement ou à des sons prononcés avec un

« cheveux sur la langue ». Que de fous rires se sont emparés de nous lorsque nous avons tenté, bien malgré tout et sous les encouragements de Thandi et de sa collègue, de prononcer les noms de certaines des localités dans lesquelles nous avons menés enquête.

Le Swaziland est un pays aux infrastructures bien plus développées que celle du Mozambique voisin. C'est bien simple, ici on se croirait en Afrique du Sud. Pourtant, dans les villages reculés c'est la même misère que partout ailleurs dans la région. D'autant plus que le Swaziland est un pays rongé par la pandémie : ici un quart de la population est séropositive. C'est le pays le plus durement touché au monde ! Nous allons à la rencontre de certains de ces gens en compagnie de Thandi, à bord de son 4x4. Notre pauvre petite voiture de location n'aura certes pas survécu à cette ultime épreuve du terrain. Nous témoignons de la façon dont certaines grand-mères sont contraintes sur le très tard, d'élever leurs petits-enfants à la suite de la mort de leur parents. Des gens affaiblis, pauvres, qui habitent au milieu de la brousse dans des huttes faites de terre, qui ne survivent que grâce à l'aide que leur apporte ce genre d'organisation humanitaire. Il y a aussi des femmes seules qui élèvent leurs enfants à la suite du décès ou de la fuite du père. En dépit de tous, en dépit de la misère et de la difficulté à suivre leur traitement, ces gens s'organisent en réseaux et bientôt, on peut espérer que ce sera une nouvelle génération de personnes séropositives luttant elles-mêmes contre la pandémie du Sida. Je vous le dis parce que je l'ai observé partout autour du globe : ce sera parmi ces gens là qu'une solution durable et humaine pourra émerger sur le long terme, à force de lutte, de prévention et d'initiatives civiles et solidaires.

Quatre jours après notre départ pour cette ruée vers l'ouest, nous sommes de retour à Johannesburg. Je fais à Yann un récit détaillé de notre petit périple. Le propriétaire de *l'hôtel Ghandi* où nous avons séjourné depuis notre arrivée, est en effet devenu tout naturellement notre confident. C'est un homme adorable, très humain. Et cet hôtel situé sur les hauteurs de Josburg' est un lieu idéal pour récupérer des coups durs du Voyage. Dans les jours qui suivent, nous parvenons tout de même à soulever un tant soi peu cette véritable chape de plomb et de tabou qui pèse ici sur tout ce qui attrait de près ou de loin au Sida. Nous parvenons à récolter quelques témoignages de mères de familles ou d'enfants vivant avec le Sida depuis leur naissance. C'est d'ailleurs à ce moment là que nous rencontrons le très attachant et très « hip hop style » petit Tebogo Moroke. Ce petit bout de chou aura bientôt neuf ans. Lui et sa mère auront offert à Sami et à moi-même un témoignage poignant sur la difficulté d'assumer sa séropositivité, dans un pays qui pourtant compte le plus de séropositifs au monde. C'est sur cette note plus positive, que le 8 mai 2009, nous achevons le tournage d'un documentaire qui aurait occupé plus de huit mois de nos existences et qui en soit, aura été une épreuve à lui seul.

Geoffrey Kenyatta

Tout comme mon vol à l'aller, mon vol de retour vers l'Europe fait une escale au Kenya. Je décide de ne pas reprendre l'avion vers Londres : je pense être de nouveau en assez bonne santé mentale et physique afin de réaliser d'une traite le reste de mon périple, sans prendre de repos à Londres, avant de redescendre vers l'Afrique du nord. D'autant plus que la veille j'ai jeté un coup d'œil au prix des billets d'avion depuis Nairobi vers Casablanca, la prochaine étape de mon parcours. Et ô surprise : les vols depuis le Kenya vers l'Afrique du nord sont parmi les moins chers du marché ! Je décide donc de prendre un hôtel, mais loin du centre ville de Nairobi. Cette ville n'est qu'une mégapole de plus, pullulant d'activité dès l'aube. A huit heures du matin la ville se trouve paralysée par des bouchons incroyables. Les rues sont souvent à double sens, alors qu'il faudrait au moins trois voies de chaque côté pour ce genre de trafic urbain. Cette effervescence matinale est en tout cas un bon coup porté aux préjugés de certains qui voudraient nous faire croire que les africains sont des fainéants !

Dès le lendemain matin, je décide de me remettre au travail. En sortant de l'hôtel tôt le matin, j'ai l'intention de me rendre au cybercafé le plus proche qui se trouve en bas de la route, dans un centre commercial. Seulement, un jeune homme de vingt ans à peine va d'un coup d'un seul remettre en question tout mon emploi du temps. En effet, sur la route je marche à quelques mètres à peine du jeune Geoffrey. Lorsque soudainement, il s'écroule de toute sa hauteur à même le sol. En le voyant se mettre sur le côté droit de son corps, la tête en arrière. Il est secoué de convulsions. Je comprends immédiatement de quoi il s'agit : une crise d'épilepsie. Durant certains stages à l'hôpital par exemple, vous êtes en contact avec des patients épileptiques. Vous suivez de près leur traitement, leur passage en IRM. Mais jamais je n'avais eut à venir en aide, seul, à un épileptique en pleine crise. D'autant plus que je suis dans un pays étranger ! La chance c'est qu'ici, tout le monde parle anglais. Après m'être immédiatement précipité au chevet de Geoffrey, je cherche donc du regard un passant qui pourrait me venir en aide.

Durant cinq bonnes minutes, j'appelle les gens à l'aide. Puis d'une voix plus ferme, j'exige de chaque passant qu'il vienne nous aider. Rien à faire : les gens semblent horrifiés, voir dégoûtés de ce qu'ils voient. Un rictus sur le visage, certains se demandent tout au plus ce que ce jeune homme fait là, secouer de tout son long, à même le sol. « Bein tu vois pas !? Ca lui plait d'être là. C'est évident pourtant, d'avoir tous les neurones de son lobe temporal (voir plus) qui décharge en même temps, c'est une véritable extase pour lui ». Le commun des mortels a parfois des réactions qui me dépasseront toujours. Je l'espère du moins. Après avoir bien callé la tête de Geoffrey sous un bout de tissu, j'ai mis près de dix minutes à trouver de l'aide ! Incroyable, mais au Kenya il n'y a pas de numéro d'urgence à appeler en cas d'accident. Ou du moins ils ne répondent pas, donc personne ne les appelle. J'ai finalement eut la chance de trouver deux jeunes gens au volant de leur voiture, à qui il a fallu que j'explique que je n'étais qu'un touriste de passage, qu'il fallait qu'ils m'aident à emmener ce jeune homme à l'hôpital le plus proche. La tête de Geoffrey sur mes genoux, à deux doigts de s'étouffer dans sa bave, nous arrivons finalement au Kenyatta : le plus grand hôpital de

Nairobi. Le seul hôpital vraiment moderne de tous le pays. Geoffrey ouvre les yeux peu avant notre arrivée. Il est comme grogui, ses yeux cherchent un repère auquel se fixer. Sa bouche répète inlassablement les mêmes syllabes muettes. « Nous sommes en route vers l'hôpital, tu as eu une crise d'épilepsie ; tout va bien se passer, tu auras bientôt ton traitement pour stopper la crise ». Je dois lui répéter cette phrase à plusieurs reprises avant qu'il ne parvienne enfin à retrouver un semblant de calme.

A l'arrivée aux urgences, les deux gens nous abandonnent. Je fais moi-même le « service » : les agents d'accueil sont débordés, disent-ils. Je trouve un brancard, là au milieu du couloir en face de nous, j'installe Geoffrey dessus. Ensuite, ce sont bien trois heures d'attentes avant de passer devant un médecin. J'ai déjà eut affaire aux services d'urgences hospitalières en France, là-bas les choses ne vont pas tellement plus vite. Cela m'aura au moins donné l'occasion de faire connaissance avec ce jeune Kenyan. J'achète à Geoffrey de quoi manger à la cafétéria du coin. Il a désormais les yeux bien ouverts. Il me raconte comment il doit se débrouiller seul dans la vie. Il est « hawker » : un marchand ambulant. La police arrête souvent ces jeunes gens. Après leur avoir volé toute leur marchandise et parfois leur argent, ils les mettent en prison souvent pour plusieurs jours, sans leur donner à manger. C'est ainsi que Geoffrey, privé de nourriture et de traitement, à implorer ses geôliers de le laisser sortir pour éviter de voir une nouvelle crise se déclencher. Ce n'est qu'au bout de *trois jours* qu'ils le relâcheront. Sans argent, il ne pourra ni acheter de traitement sur la route, ni prendre le bus afin de se rendre plus vite chez lui. Sa crise se déclencherà au beau milieu de la route. Geoffrey tombera pratiquement sur mes pieds. Je règle sa consultation, son traitement pour quelques jours. Je lui donne un peu d'argent pour acheter plus de traitement ainsi que pour payer le taxi pour chez lui : dehors il fait nuit noir. Voilà petit Geoffrey: « longue vie et prospérité », comme dirait le capitaine Spock.

Ma visite improvisée à l'hôpital Kenyatta aura eu pour conséquence de me permettre d'observer que cet établissement fonctionne relativement bien, aux vues de ce que j'ai pu observer ailleurs bien entendu. Comme je l'ai déjà dis, cet hôpital est le seul hôpital aussi moderne du pays. La Chine veut d'ailleurs en construire un autre, flambant neuf celui-là : faut-il y voir là une forme de néocolonialisme ? Un dicton cantonnais ne dit-il pas que « pour recevoir, il faut savoir donner ». Nul doute que la Chine, à l'instar des anciennes grandes puissances européennes, planifie sa relation avec l'Afrique sur le très long terme. C'est d'ailleurs l'une des raisons de la relativement forte activité économique en Afrique ces dernières décennies. Depuis que la Chine est entrée dans la danse, les États-Unis, la France et la Grande-Bretagne ne sont plus les seuls à faire la loi. Des Chinois donc qui se sont joints à ceux qui spéculent follement sur la disparition prochaine des hydrocarbures. Sans parler de l'immense enjeu que représentent des terres arables à peine exploitées en Afrique, et dont des milliers d'hectares disparaissent chaque année dans le reste du monde à force de surexploitation. Le seul point noir de ce tableaux encourageant pour les africains, c'est comme toujours le fait que cette embellie économique relative, ne profitent qu'à une toute petite minorité. Il y a encore peu, le ministère des finances Kenyan annonçait par exemple que neuf milliards (!!) avaient disparus des caisses de l'état. Puis, du jour au lendemain ils se sont empressés de rectifier le tir : il ne s'agissait là bien entendu que d'une « erreur informatique »... Et ma visite à l'unique grand hôpital de tous le pays, le centre hospitalier Kenyatta de Nairobi, reflète assez bien cet état de fait.

Le lendemain matin, me voilà en route pour le plus grand « slum » de ce type en Afrique : le bidonville de Kibera aux portes de Nairobi, où sont entassées plus de six cent mille âmes. Ces gens là vivent littéralement sur la *merde* ! Il n'y a pas d'autre façon de le dire. Les habitants de Kibera ont construit leurs cabanes de tôles et de boue sur une décharge publique aux abords du fleuve. Kibera, cela veut dire Forêt en Swahili. Force est de constater que nous sommes bien loin de ce que ces vertes collines ont pu être un jour. Aujourd'hui, les chemins pentus entre les cabanes sont presque totalement recouverts par des milliers de sachets plastiques emplis d'ordures, aplatis à même le sol, sur lequel vous devez marcher en équilibre instable. Et ceci est sans compter les rigoles d'eaux usées, souvent l'eau des latrines, qui se déversent directement sur ce qui sert ici de voie publique. J'ai les pieds nus dans les seules savates que je peux encore porter sans avoir mal, après tous ces mois de marche forcée. Au bout de quelques minutes à peine, mes pieds sont souillés par matière fécale et détritiques en tous genres.

Je finis par parvenir au point de rendez-vous fixé avec mon homologue kenyan : le très cher Zachary Ngare, un jeune homme qui a grandi dans Kibera et qui il y a dix ans a fondé une école qui, avant les dernières émeutes qui avaient secoué le pays, éduquait tous les jours plus de cent cinquante enfants. Les troubles consécutifs des dernières élections au Kenya ont eut pour conséquence la mise à sac et l'incendie des bureaux de l'association de Zachary. Mais l'école est toujours là, au milieu d'un champ sur les hauteurs de Kibera. Ce sont trois petites maisonnettes aux murs en brique de terre et en bois, aux toits en zinc : des salles de cours plus que rudimentaires mais qui remplissent néanmoins bien leur office. Dans un coin du champ, ce sont des cultures : des légumineuses qui servent à nourrir ces enfants qui bien souvent de retour chez eux n'ont rien à manger. Ils sont souvent issus de familles nombreuses où la mère travaille de son corps et où les enfants sont issus de géniteur différents, aujourd'hui totalement inconnus. Beaucoup de ces mères sont séropositives, leurs enfants le sont également.

Depuis ce champ où Zachary et les siens cultivent une école et quelques plantes, on a une vue imprenable sur l'ensemble du bidonville : c'est impressionnant. C'est comme une mer de tôles grises, uniformes. De là où nous sommes, pas de chemins de terre qui soient visibles ; rien que de la tôle. Kibera, l'ancienne forêt aujourd'hui mer de tant de misère. Mais la générosité et la solidarité sont au rendez-vous. Zachary me présente aux deux femmes d'un certain âge, retraitées de l'éducation nationale, qui donnent gratuitement des cours aux enfants. Il me parle aussi de ces volontaires venus de France ou d'ailleurs, qui parfois plantent un arbre pour aider symboliquement l'association, ou parfois donnent carrément une semaine de leur temps en ces murs.

C'est ainsi que Après une matinée bien chargée passée en compagnie des ces gens très attachant, Ici encore, les enfants sont partout. Ils vous sourient, vous serrent la main, vous prennent les jambes dans leurs bras, vous enlacent de tous leur petits corps. Tout au long du chemin, ce sont des « Abari » !?(Comment vas-tu). A quoi l'on répond en général «Mzuri ! Akuna matata » (Tout va bien, ne te fais pas de souci). Mes pieds sont dans la fange depuis ce matin : c'est l'affaire tout au plus d'un simple coup d'eau et de savon dès mon retour à l'hôtel. Par contre j'espère que rien, rien ne saurait jamais me faire oublier la joie de vivre qui émane de ces gens. J'aime les enfants depuis toujours. Aujourd'hui encore dès qu'ils voient ma façon d'être, la plupart des enfants se jettent sur moi pour papoter, jouer, rigoler. Je me mets à leur niveau. Il ne s'agit pas forcément d'un niveau subalterne à celui d'un adulte. Les enfants nous sont souvent supérieurs sur bien des points. Je veux que ces moments que je vis depuis le début de mon périple me servent de moteur afin de tout

donner, de tout sacrifier si nécessaire, pour venir en aide à ces gens dans la mesure de mes modestes moyens.

Je quitte Nairobi pour deux jours d'une échappée belle vers l'ouest. Je traverse la plus grande vallée au monde. La vallée du Rift : une balafre tectonique à la face du monde, six mille kilomètres d'une vallée située en dessous du niveau de la mer et qui s'étend du Moyen-Orient au nord du Mozambique ! Certains pensent que c'est que le peuple de Noé fut noyé. En compagnie de soldats de l'ONU d'origine indienne qui se trouvent être dans le même convoi de touriste que moi, nous avons le souffle coupé par les paysages époustouflants qui s'offre à nous. Ces soldats sont d'une compagnie exquisite ! Ils me racontent combien difficile est la situation au Soudan, le pays où ils exercent leur mandat. Ce pays est un véritable imbroglio communautaire. Pour un ressortissant de la communauté européenne, qu'autant d'innocents meurent chaque jour en raison d'un tel imbroglio ethnique et religieux, c'est à peine croyable.

Après plusieurs jours d'une route souvent cahoteuse, nous finissons par atteindre les portes des mythiques plaines du Masaï-Mara ! Nous sommes logés non loin de l'entrée de la réserve, dans une minuscule bourgade qui s'avère être le lieu de rassemblement et de marché hebdomadaire pour les fameux guerriers Masaïs. Notre hôtel est constitué de hutte en chaume du cru et aux parois en toile de tente où il y a tout le confort : toilettes, douche chaude, lits moelleux et bien entendu l'indispensable moustiquaire. Des conditions idéales pour profiter au maximum de ces animaux de légendes : c'est au Masaï-Mara que je verrais les premiers lions en liberté ! Toute une horde de félins et un jeune lion en particulier. Il est assis là à prendre le soleil, à deux mètres à peine de notre véhicule, sous un acacia d'une espèce très rare. Il s'agit d'un arbre à l'écorce vert-jaune d'or, aux branchages qui s'élèvent vers le ciel tel les ramifications d'un éclair qui zèbrerait le ciel en sens inverse. S'agirait-il là du fameux « arbre tonnerre » dont me parlait l'énigme des Gardiens ?

Dès mon retour sur Nairobi et avant de quitter l'est du continent africain, je décide de passer les quelques jours qui me reste avant mon prochain avion, en Tanzanie. Je prends le bus afin de franchir la frontière sud du Kenya en direction d'Arusha : la grande ville du nord. C'est une ville de taille moyenne, d'où partent la plupart des convois de touristes vers les réserves animalières du pays. Sur les bords de la route tout au long du trajet, se sont des dizaines d'orphelinats : des cabanes tout au plus, avec invariablement une pancarte marquant « orphans » (orphelins). A un moment j'ai bien tenté d'en visiter un, mais sans succès. Le seul fait qu'il y en ait autant peut avoir deux significations possibles : soit que le gouvernement communiste de Tanzanie veut veiller à contrôler la façon dont les enfants sont traités dans son pays, ce qui en soit est plutôt une bonne chose. Soit, qu'il s'agit là d'une façon d'afficher des intentions humanistes pas toujours suivies dans les faits par, entre autre, une prévention sérieuse. C'est probablement un peu des deux, en trois jours dans le pays je ne peux ni ne veux rien dire de plus. Le fait étant qu'il y a vraiment beaucoup, beaucoup d'orphelins visibles dans ce pays.

Nous traversons ainsi le nord de la Tanzanie, au milieu de plaines désertiques, puis à travers la savane, aux abords de montagnes arrondies, d'une hauteur moyenne et verdoyante. Sur les plantes du mont Méru non loin d'Arusha, il y a de nombreux villages d'agriculteurs, des cultivateurs de caféiers. Des arbres d'arabica dans la vallée, puis de robusta plus haut en altitude. C'est la saison des récoltes : des millions de graines rouges, brunes ou jaunes font pencher les branches et courber

les échines des hommes et des femmes qui par centaines les récoltes une à une. Je finis enfin par arriver à destination, le minibus me dépose juste à la porte de l'hôtel. Là, je suis seul à occuper les lieux. La maitresse de maison, lady Sakina est aux petits soins pour moi, rien que pour moi !

Depuis Arusha, je pars en compagnie d'un couple de touristes américains. Deux jeunes gens de vingt cinq et trente ans qui sont là afin d'effectuer trois semaines de volontariats, justement pour l'un de ces fameux orphelinats. Ils me disent devoir s'occuper prochainement d'une soixante d'orphelins, dont très probablement une grande partie est séropositifs ou ont perdus leurs parents à cause du Sida. C'est sur la route que nous papotons de tout ceci. Je leur explique brièvement les raisons réelles de mon voyage. Je ne m'étends pas outre-mesure. Nous arrivons enfin au lac de Manyara, tout près de l'immense Serrenghetti (qui n'est en fait que l'extension tanzanienne des plaines du Masai-Mara). Puis nous visitons le plus beau site qu'il m'ait été donné de voir en Afrique : le cratère du Ngoro-Ngoro ! Un ancien volcan aujourd'hui éteint depuis longtemps. Dès l'aube, nous grimpons en 4x4 jusqu'au sommet du cratère, avant de descendre au fond du cratère. Ici les animaux ne migrent pas, c'est un véritable vivier d'une faune sauvage en tout genre ! C'est cette image que je garderais de l'arrière pays africain. J'aime à penser que quelqu'un quelque part aura pensé à garder le meilleur pour la fin de mon voyage en Afrique sub-saharienne.

En quittant la Tanzanie, je retourne en bus à L'aéroport de Nairobi. Le jour même, je dois prendre un avion dont le billet m'a coûté une misère (en raison de la très longue escale à l'aéroport de Dubaï). Le problème c'est que, bien que j'ai vérifié et vérifié encore et encore la date de mon départ, je me présente vingt heures trop tard : j'étais censé partir hier vers le Maroc !! « Je vais me fracasser ! », est la seule phrase qui parvient à se frayer un chemin à travers mes lèvres au guichet d'enregistrement. En fait, il n'y a rien d'étonnant à cela. Mon cerveau fonctionne plus ou moins à cinquante pour cent de ses capacités normales, je l'ai bien senti ces derniers jours. Même si moralement ca va mieux, physiquement je suis encore exténué. Finalement, l'une des cadres de Emirates Airways me sauve la vie : Lady Gloria, une femme noire comme l'ébène, enceinte jusqu'aux dents, d'une beauté suave, époustouflante, m'astreint une pénalité de deux mille shillings seulement (vingt euros) et m'attribue une place dans le vol du soir même en partance pour le Maroc. En moi, la détresse laisse place à l'incrédulité, puis au soulagement. Là encore, je ne trouve qu'une seule chose à dire : « Gloria, je vous aime ».

Les Fatimides, ou la tradition millénaire d'une humanité oubliée

Nous sommes le mardi dix neuf mai. L'esprit encore un peu embrumé par vingt quatre heures de voyage mais le cœur vaillant et plein d'espoir, dès mon arrivée dans la capitale marocaine je quitte Casablanca et ses bidonvilles aux abords de l'aéroport. Je me rends par le premier train à Rabat, capitale administrative du Maroc et citée royale. J'ai dans l'idée que si je dois obtenir un dernier indice de la part de nos amis les Gardiens, c'est probablement dans l'une des anciennes villes du royaume fatimide que je le découvrirais. La vieille ville impériale de Rabat est par conséquent un bon début pour ce qui sera sans doute mon ultime quête.

Mais après presque deux jours passés à fouiller la vieille ville, rien. Je repars donc bredouille pour Casablanca. Là, je me rends dès le lendemain de mon arrivée à la plus grande mosquée de la ville : construite sur l'eau d'un océan Atlantique souvent déchainé, cet édifice religieux possède le plus haut minaret au monde. L'intérieur est une véritable nef, comparable à celle des plus belle cathédrale chrétienne, aux plafonds magnifiquement sculptés et ouvrables sur les cieux, aux parois de marbres, de zellidje, de bois précieux, aux lustres monumentaux en Cristal de Baccara. Outre sa mosquée remarquable, Casablanca est une grande ville d'Afrique du Nord comparable à Alger ou Tunis : la digne héritière d'une époque coloniale déchue. Ici je ne trouverais rien.

Je décide donc de pousser plus à l'est. Je prends le train express pour Fès, ville impériale par excellence ! Je connais déjà Fès pour l'avoir visité en 1993 avec ma sœur et mes parents. A l'époque, nous avons traversé le nord du Maghreb, de la Tunisie jusqu'au Maroc en passant par l'Algérie, le tout en voiture. Je trouve assez facilement une chambre dans l'un des nombreux hôtels bon marché qui pullulent au sein de la vieille casbah. Le lendemain matin je me lève à l'aube, je déjeune au café en bas de l'hôtel, puis je me lance dans l'exploration de la Medina. De ruelles en ruelles, je découvre le vieux souk de Fès, de boutiques en échoppes. Souvent, les artisans travaillent à même le sol de leur boutique : tailleurs par ci, potiers par là. Au centre du souk, ce sont des vendeurs d'épices par dizaines : de beau tas d'épice bien régulier sur le devant de leur présentoir. C'est une véritable explosion de couleurs et de senteurs orientales. Que j'aime ce pays ! Ici, lorsqu'on le peut, parler arabe est de rigueur. Déjà, au souk on obtient de bien meilleurs prix. Alors bien entendu, ici comme ailleurs dans le monde arabe je n'y ai pas coupé : « d'où tu viens toi pour parler arabe... ? » Comme quoi, ici comme ailleurs les préjugés sur la couleur de peau et les visages typés, ou pas, vont bon train.

Dans le souk, les marchands d'habits sont partout ! Sans nouvelles de mes Gardiens, autant passer le temps... Je cherche des sarouals : c'est pantalon ample à la mode, que même ceux de la haute couture comme JPG ont plagié pour certains de leurs défilés. Ici c'est le pays rêvé pour trouver le parfait saroual. Les boutiques de chiffons en exposent toute un ou deux, accroché à même leur devanture. Je peux l'affirmer sans trop me vanter : je suis un véritable expert en matière de saroual ! J'en porte depuis plus de quinze ans. Alors je vais, au hasard du souk, à la recherche du saroual qui sortira de l'ordinaire, tout en alliant élégance et sobriété. Je parcours toutes les ruelles de la vieille

ville de long en large. Je marche des heures durant, à monter et descendre ces ruelles escarpées, souvent très pentues. La casbah de Fès est construite sur un ensemble de colline. Voilà qu'au détour d'une ruelle, sous un petit pont qui sert également d'habitation, je tombe sur la boutique que je cherchais. Les modèles exposés au-dehors sont plein de promesses.

A l'intérieur de la boutique, je suis Accueilli par Saïd. Un homme d'une cinquantaine d'années, au regard profond, pétillant d'énergie. Il porte un haut couvre-chef style « tarbouche » sur la tête, ainsi qu'une moustache aussi blanche que sa chevelure. « Salam, salam ! Français !? ». Eh oui, comment as-tu deviné ? Le Maroc est envahi de touriste français à longueur d'années. « Bienvenue, entre mon ami ». « Merci, merci... ». Saïd à têt fait de me présenter à l'amour de sa vie : le trésor de cette boutique est ce à quoi il tient le plus au monde. Après sa femme me dit-il, bien entendu ! (bien entendu...). Il me présente également à ceux qu'il a choyés autant que ses enfants des années durant : des costumes d'époque, des robes brodées à la main, des par-dessus traditionnels. Autant de pièces uniques que Saïd et son père avant lui, ont chiné au cours des ans aux quatre coins du Maroc, qui encombrant aujourd'hui les étagères, les mûrs et à certains endroits même le sol de sa boutique. Des montagnes de l'est, jusqu'aux grandes étendues désertiques du sud, auprès de tribus berbères du Rif marocain ou parmi les peuplades Chleuh : Saïd me compte l'histoire de sa jeunesse passée en compagnie de son père, à apprendre le noble métier de collectionneur d'habits. « J'ai tout appris de mon père. Je lui dois tout ! C'est de lui que j'ai hérité cette boutique », me dit-il avec un geste théâtral, les deux mains en direction d'un plafond en bois précieux, chichement sculpté. Au fil de la conversation, je m'aperçois que quelque chose dans l'attitude de Saïd détonne de plus en plus clairement avec sa modeste position de marchand d'étoffe. Est-ce son regard profond ? Sa prestance ? Je ne saurais dire précisément, pourtant il semble avoir de ce charisme dont dispose naturellement ces individus habitués à mener les hommes.

Nous prenons place sur des poufs, autour d'une table basse en cuivre doré, aux arabesques finement ciselées. Saïd m'invite à prendre un thé à la menthe tout en me citant un dicton bédouin : « le premier verre est doux comme l'amour, le dernier est amère comme la mort ». Après quelques gorgées de thé dans un silence olympien, Saïd finit par se saisir d'une pièce de brocard noir, brodée de fil d'or : « un travail unique, il s'agit là d'une tradition perdue à jamais ! Même les boutons sont faits mains, regarde ! » Effectivement, une étoile de David est brodée sur la face de chaque bouton. Saïd me raconte l'histoire d'un âge d'or où les juifs sont venus au Maroc, notamment pour fuir les persécutions et les pogroms (un mot d'origine russe) qu'ils subissaient partout en Europe. Ces méditerranéens de confessions juive ont apportés avec eux tout leur savoir, ils l'ont partagés avec les artisans du royaume. « Un âge d'or où les êtres humains de toutes les confessions, de toutes les ethnies, pouvaient vivre en paix sous la protection du roi et Moulay : notre bien aimé souverain, protecteur de tous les croyants. A cette époque là, jamais nous n'aurions laissé s'étioler l'arbre de vie au point qu'il en périsse ! » Tiens, tiens : « Mais comment êtes-vous au courant de l'histoire de l'arbre de... », mais Saïd ne me laisse pas finir ma phrase, il enchaîne : « Nous aurions sacrifié notre confort et jusqu'à nos vies, plutôt que de laisser périr nos idéaux de liberté et de fraternité ! » Puis, il plonge le bras sous une pile de vêtements afin d'en sortir une Kamisa, une courte tunique bleue brodée de blanc. Sans que j'ai eut le temps de le voir faire, Saïd s'est dirigé d'un pas rapide vers l'arrière boutique. Depuis la porte de ce qui semble être un étroit débarras, il me lance : « Nous, gardiens du Khouloud, payons toujours nos dettes et nous n'avons qu'une seule parole ! » Il prononce ces derniers mots dans cette langue ancienne, aux forts accents gutturaux que jamais encore je n'avais entendus. Comme si en cette région du monde, jamais elle n'avait cessé d'être parlée. Sur ce, Saïd

tire le rideau du débarras derrière lui avant de disparaître probablement à jamais. Lorsque je jette un œil derrière le rideau, de Saïd plus aucune trace. Y aurait-il des chausse-trappes et des passages dérobés en plein milieu de la casbah ? Rien de moins étonnant. Je déplie la Kamissa afin d'y jeter un coup d'œil, un message en tombe : « L'ancienne capitale des hommes bleus t'attend. Au milieu d'un océan de plénitude : Walayla-Zehroun. Telle devra être l'apex de ta quête. Nous avons désormais une dette envers toi ».

A Fès, j'expédie immédiatement les affaires courantes. Le lendemain aux aurores, je prends le premier train vers Marrakech. Après une soirée passée à flâner sur la fameuse place de Djamaa Al-fna' de la ville rose, je réserve ma place pour la première expédition vers le désert, cet « océan de plénitude » peuplé de touareg à la peau bleue. A travers les montagnes exceptionnelles de l'Atlas, nous rejoignons bientôt la mythique oasis de Ouarzazate. Là, je passe une journée entière à chercher un caravanier assez fou pour me conduire beaucoup plus au sud, au cœur du désert de l'erg. Je finis par parvenir à monter l'expédition vers la « citée perdue des hommes bleus », comme ils l'appellent ici. Une oasis située à des milles de toute trace de civilisation, dont certains disent qu'elle est sans doute abandonnée depuis des décennies. C'est donc Jacob qui me servira de guide : un homme d'une trentaine d'années : juste assez expérimenté, encore assez fou pour me suivre dans cette expédition. Jacob est un homme de haute stature, mince et d'un physique loin d'être ingrat. Pourtant la plupart du temps, je ne fais que deviner les traits de son visage. Il porte en permanence un keffieh d'ou blanc immaculé. Sa large gandourah, repliée sur les côtés à la mode mauritanienne, flotte au vent du désert. Cinq jours durant, nous marchons dans ce « océan de plénitude » qui s'étend sous nos pieds à perte de vue. Nos réserves d'eau s'amenuisent rapidement. Jacob, mon guide chamelier dans cette expédition, nous fait marcher la nuit sous une voûte étoilée, dans un silence religieux qui vous fait bourdonner vos oreilles de citadins, peu habitués à tant de quiétude. Nous dormons le jour sous des abris de fortune montés avec les dernières forces qui nous restent après tant d'efforts. Nos repas sont frugaux : pains, fromage, fruits secs et bien entendu l' incontournable thé à la menthe. Jacob n'en semble pas affecté. Ce n'est pas mon cas. « Bois, me dit-il. Le meilleur endroit pour conserver l'eau de la vie, c'est l'intérieur de son corps ». Je suis bientôt au bord du gouffre, à deux doigts de désespérer de tous, lorsque loin à l'horizon nous voyons enfin apparaître le signe que mon guide cherchait : « Oui, c'est la Nakhla », s'exclame-t-il enfin. La Nakhla est un arbre unique, doté de sept troncs qui symbolisent les sept tribus berbères qui, il y a longtemps déjà, auraient juré allégeance au mythique cheikh de Midyan : patriarche d'une région autrefois où dit-on, *coulait le miel et le lait* me dit Jacob. J'ai du mal à concevoir que quoique ce soit, j'ai jamais pu couler dans cette contrée asséchée depuis des siècles...

Peu importe après tout, nous sommes désormais là où nous voulions être : à peu de chose près, entre nulle part et... nulle part. Nous poursuivons notre route encore plus au sud, vers une crête rocheuse qui pointe à l'horizon. Nous finissons enfin par arriver à l'embouchure d'une immense vallée pleine de verdure, encerclée par un bouclier rocheux d'une hauteur impressionnante. C'est là une protection parfaite contre le regard des curieux, effectivement. A l'entrée de la vallée, située entre deux immenses blocs rocheux qui forment l'unique gorge qui permet l'accès à la vallée, trois hommes qui s'avèrent être les plus jeunes fils du Cheikh de Midyan sont là à faire le guet. Jacob leur parle en dialecte berbère : je ne comprends pas grand-chose, mais il semble leur expliquer la raison de notre visite. Les fils du cheikh nous offrent alors le thé. Ils nous disent qu'il se fait tard et que demain matin, nous irons au centre de la vallée de Walayla, dans la ville de Zehroun.

Effectivement, le lendemain matin je me rends compte qu'au milieu de la vallée trône une ville de terre et de tadelakt. Chose exceptionnelle, les murailles de la ville sont en excellent état. Aux portes de la ville, les deux gardes en factions sont en costumes d'époque. Ils nous laissent passer et nous font signe de nous diriger vers la citadelle tout là-haut. « C'est la résidence de notre patriarche », précisent les fils du cheikh : « vous êtes attendus ». Mon caravanier, éreinté par ces jours de marche à travers le grand erg, décide de se reposer dans la chambre que l'on nous a attribuée. Moi je n'en fait rien : je veux en avoir le cœur net dès maintenant. Je me rends directement à la citadelle. Là, on m'introduit avec diligence auprès du patriarche : un homme d'un âge certain, au regard pourtant franc et serein. « Assieds-toi, je t'en prie », me dit-il dans un français presque sans aucun accent. Je m'exécute en prenant place sur l'un des larges coussins qui recouvre des pans entier du splendide tapis du Madjlis : cette salle de réunion à l'ancienne. J'ai du mal à concevoir que je suis très probablement à la fin de cette quête qui m'a occupé depuis bientôt neuf mois ! Là, dans ce Madjlis, je suis scotché aux paroles de ce vieil homme. En usant cette fois de la langue ancienne cette fois-ci, sa voix calme et posée reprend : « Tu as appris de nous comme nous avons appris de toi. La connaissance n'est-elle pas le but ultime de notre existence ? N'est-elle pas la *voie royale* vers la conscience de l'Un : ce lien incarné, qui nous unis tous les uns aux autres et insuffle vie à toutes humanités ? C'est là le saint graal que nous, seigneur de la confrérie de l'Eternité, avons juré de défendre devant notre mère fondatrice et dernière des pharaons Lagides. Tu as prouvé que tu es digne de confiance. Tes erreurs furent nombreuses, mais aurait-il pu en être autrement ? Essai, erreur : le cycle inébranlable de l'apprentissage. Nous faisons donc de toi notre ambassadeur auprès du monde du dehors. Va, vis et deviens le dépositaire de notre philosophie auprès des tiens. Tu devras œuvrer pour ces enfants dont tu as été le témoin de leur souffrance. Et n'oublis pas le dicton du désert : « restes modeste, car jamais tu ne parviendras à dépasser les montagnes en hauteur ». Lorsque tu retourneras dans ton monde, tu peux choisir de raconter ce que tu as vécu parmi nous... ou pas. De toute façon personne ne te croira. Personne n'a jamais cru tous les nombreux autres qui comme toi ont jurés d'œuvrer pour leur prochain. Tu en as rencontrés certains sur ta route, ils en existent des millions d'autres qui comme toi ont compris que nos enfants doivent être pour nous la chose la plus précieuses au monde. S'ils meurent, ce n'est pas uniquement à cause de la maladie. Nos enfants meurent parce que nous sommes devenus sourds à leur souffrance. Comme la dit chez vous en France le chantre de la négritude, « *une société décadente qui ne règle pas ses problèmes est une société décadente* ». Oui, une civilisation qui laissent mourir ses enfants alors que les solutions sont disponibles pour leur sauver la vie, cette civilisation là est souffrante ».

Après quelques jours de repos à Walayla-Zehroun, je rejoins de nouveau Casablanca où je prends un avion pour Alger. C'est incroyable mais durant les deux heures que durera le vol, des marchands ambulants (des « trabendo » comme on les appelle en Algérie) passent leur temps debout, à tenter de vendre les marchandises avant d'avoir à passer les douanes, ce qui les contraindrait à payer des taxes supplémentaires. L'un d'eux, doté d'un bagou et d'une aisance discursive impressionnante, captivante, restera là debout, à faire le clown, à venter les mérites de sa marchandises devant tous le monde, à coup de blague bien servies et de phrases bien tournées. Il sera debout dix minutes, dix minutes avant l'atterrissage !! Les turbulences secouent l'avion de toutes parts, le train d'atterrissage est sorti et lui il est encore là à vendre sa camelote. Incroyable : mais n'est-ce pas l'indiscipline et la débrouillardise qui fait le charme de ce peuple si particulier ?

A mon arrivée à Alger, je suis soulagé d'être enfin parvenu au terme de mon périple. Car l'Afrique du nord, c'est chez moi. J'ai grandi à Paris et je suis français, européen convaincu de surcroît. Pourtant, je ne cherche pas particulièrement à expliquer cet état de fait à qui que ce soit, ici je sais être chez moi comme nulle part ailleurs de part le monde. Le Maghreb, c'est pour moi comme une villégiature : ces grandes avenues bordées de bâtisses aux façades ouvragées, datant toutes d'une période coloniale constitutive de notre histoire. Mais aussi les ruelles escarpées d'une Casbah, dont les toits sont perpétuellement baignés de soleil. Je me réjouis d'être en mesure de pouvoir passer quelques jours en famille. Dès mon arrivée, quasiment à la descente de l'avion, je les rencontre presque tous à l'enterrement de l'un de mes grands oncles du côté de ma mère. C'est un bien triste événement mais de mon point de vue, étant donné qu'ici en terre d'islam les morts sont enterrés dans les deux ou trois heures après le décès, j'ai eu au moins la chance de pouvoir lui rendre un dernier hommage.

Par contre, ma grand-mère paternelle est encore assez solide malgré ses quatre vingt ans. Elle a survécu à une crise d'insuffisance pulmonaire qui a bien failli l'emporter en mai dernier, alors que j'étais exactement à l'autre bout du monde. Je me souviens avoir eut peur de ne jamais la revoir. Je passe en sa compagnie le plus clair de mon séjour en Algérie. Avec ma mère, sa femme est sans aucun doute celle qui auront le plus influencé mon mode de vie. Yema Bahia : la dernière dépositaire d'une tradition familiale de lettrés venus du cœur de l'orient, d'un empire ottoman aujourd'hui disparu vers son occident (son « maghreb » en arabe) afin d'y trouver une vie meilleure, dans ce qui fut à l'époque la capitale de la province arabo-musulmane d'Afrique du nord : Alger et sa région. Yema Bahia : une femme qui m'aura tant appris, à coup de dictons arabes cinglants : un dicton pour chaque événement de la vie. Au bout de quatre jours passés dans mon premier-second pays, celui qui m'a vu naître mais où j'ai si peu vécu pourtant, je finis par quitter cette mamie Bahia que j'aime et je respecte tant !

Après une brève escale à Marseille afin d'assister au mariage de ma sœur, je serai à Paris le vendredi 5 juin 2009 : neuf mois après mon départ pour ce long tour du monde dédié aux enfants infectés ou affectés par le virus du VIH/Sida.

Conclusion

Au cours des derniers jours, des dernières semaines de ce qui fut une véritable initiation à l'existence et à l'écoute des autres, je pense avoir la pleine mesure du combat que nous sommes nombreux à mener contre ce que je qualifierais d'inhumanité. Durant ces derniers jours, j'ai souvent été triste et heureux à la fois. J'ai souvent pleuré, je serais bien incapable de dire exactement pour quelle raison. Je serais bien incapable également de vous transmettre ne serait-ce qu'une idée de l'ampleur de la tâche qui fut la mienne. Depuis treize ans je me bats à titre personnel pour la vie. Aujourd'hui ce combat a pris tous son sens.

Aujourd'hui je vais bien. Je suis en bonne santé et devant moi se présente un avenir plein de projets. Je suis parvenu à la conclusion que la vie en vaut la peine, que notre liberté en vaut toutes

les peines. Il me reste encore à trouver la meilleure façon de transmettre cette perle de conscience aux enfants que j'espère avoir un jour. J'aimerais leur léguer en héritage cette représentation que j'ai aujourd'hui d'une humanité à qui il revient de choisir son destin. Autrement, nous ne serions rien d'autre que des zombies cognitifs, bien moins que des *êtres humains*.